

Le bonheur de la page blanche

Pierre Karch

Number 104, November 1999

... ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (1999). Le bonheur de la page blanche. *Liaison*, (104), 12–13.



Le bonheur

de la page blanche

Pierre Karch

PARTIE I : La page blanche

Stefan, tu m'as demandé par téléphone — où sont, aujourd'hui, les écrivains qui s'écrivent? — une petite rédaction sur la «page blanche». «Pas un texte d'imagination», as-tu précisé, pour m'éviter sans doute un surcroît de travail. «Et puis, rien sur l'angoisse devant la page blanche», comme si je ne pouvais pas en parler en connaissance de cause. «Trois feuillets», quelque chose dans le genre bref, quoi.

PARTIE II : Un vieux coussin

Hubert portait la tête haute comme les mouettes et, comme elles, il l'avait blanche. Cela lui donnait fière allure, du moins le croyait-il. Ça aurait suffi, mais il y avait plus. Depuis bientôt cinq minutes, il y avait une tête sur son épaule gauche qui le lui prouvait. Blonde. Ses longs cheveux coulaient capricieusement le long de son bras comme la lave sur le flanc d'un volcan qu'il avait cru éteint. C'était chaud, c'était bon et ce n'était pas du tout effrayant.

«Je n'ai pas connu cela depuis...»

Il aurait aimé donner une date. Il n'y avait pas de date. L'expérience était toute neuve. Inédite.

«comme si on avait craint de secouer la poussière du texte, des costumes, des perruques par une mise en scène qui aurait tout remis en question.»

Une citation — c'est tellement plus facile qu'une idée originale! — s'est presque aussitôt présentée à mon esprit, ce qui m'a étonné, la mémoire me faisant de plus en plus défaut, ce qui a certains inconvénients, mais qui n'est pas toujours un malheur. La voici : «... un grand écrivain même ne pourra continuer l'ouvrage d'un écrivain qui lui est inférieur, avec un succès égal. Toutes les suites ajoutées aux ouvrages par une main étrangère ont toujours été avortées», Bernardin de Saint-Pierre, «Avis sur l'édition de 1789» de son roman *Paul et Virginie*. Qu'en penses-tu? Moi, je prétends qu'au contraire quantité d'abonnés de *Liaison*, d'un sexe comme de l'autre, pourraient, si on leur en donnait l'occasion, terminer avec bonheur un récit dont je leur fournirais la première page. On parie? Je vous fais cette ouverture. J'invite ensuite tous les lecteurs, ainsi que toutes les lectrices, à lier un dénouement à mon récit qui met en scène un homme à la tête blanche. La revue pourrait, enfin, publier dans un prochain numéro le mariage le mieux réussi. Ainsi le «bonheur de la page blanche», dont tu m'as parlé, serait un bonheur partagé.

Impossible alors de dire si cela le rajeunissait. C'était peut-être même le contraire. Cette confiance qu'on lui faisait, semblable abandon de la part d'une inconnue, faisaient-ils partie des consolations du troisième âge? Quels étaient le premier et le deuxième? Hubert se rappela la question du sphinx et la réponse d'Edipe. Le premier âge était celui où l'homme marche à quatre pattes; le second, sur ses deux jambes; le troisième, à l'aide d'une canne. Il n'avait pas de canne. À ce moment précis, il jura qu'il n'en aurait jamais.

«Plutôt marcher à quatre pattes!»

Il rit, mais sans tressaillir. Du nez, pourrait-on dire. Hubert s'imaginait à quatre pattes avec la jeune fille à sa gauche, elle et lui comme au paradis, avec quantité d'autres bêtes, sans complexes, sans mots pour se mentir, s'excuser, implorer, injurier. Il en avait marre des mots. Où l'avaient-ils mener, les mots?

Au théâtre. À la Comédie française où l'on reprenait, comme tous les étés, les grands classiques, Corneille, Racine, pour les touristes étrangers qui

parlent à peine français. Cet après-midi, c'était Cinna. Avec une étonnante économie de mouvements, aurait dit un critique généreux.

«Statique», jugea Hubert qui se le croyait permis, parce que, lui, il avait payé le prix de son fauteuil, «comme si on avait craint de secouer la poussière du texte, des costumes, des perruques par une mise en scène qui aurait tout remis en question.» Trois cents ans de poussière. Il fallait se retenir de respirer trop profondément pour ne pas éternuer. La petite n'avait pas pu tenir le coup. Le premier acte était à peine terminé qu'elle s'était endormie sur son épaule. Et puis tout son petit corps s'était collé contre le sien.

«Quand je dis petit...» Hubert se reprenait comme le comédien interprétant le rôle de Maxime auquel il venait de faire dire : «Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous aspire», là où c'était inspire qui était écrit dans le texte. C'était, pour tout dire, une grande fille. Américaine? Allemande? Hubert préféra qu'elle était suédoise, à cause d'Ingrid Bergman qu'il avait beaucoup aimée quand il avait l'âge d'aller au cinéma et de trouver cela bien. Ce pouvait être la tête de la petite-fille d'Ingrid Bergman qu'il portait sur son épaule. Il y avait de quoi être fier. Il l'était.

À sa droite, Simone suivait le spectacle comme une souffleuse, prononçant du bout des lèvres chaque réplique qu'elle connaissait par cœur. Depuis le temps qu'elle enseignait Cinna... Tantôt, Hubert l'avait envie de s'intéresser à cette pièce. Plus maintenant. Il était — il en était convaincu — l'homme le plus heureux de cette salle où l'on étouffait dans l'épaisseur des alexandrins de Corneille qui montaient en volutes jusqu'au balcon où il se trouvait. Il aurait voulu tourner la tête pour mieux voir la jeune fille, mais il n'osa pas, le moindre geste pouvant la réveiller et rompre le charme.

La tête bougea, se leva un peu, se replaça sur son épaule, comme si elle y cherchait un creux plus doux. Hubert regretta, à ce moment, d'être aussi mince.

«Maigre», rectifia-t-il, pour se déprécier à ses propres yeux. Mais, comme la tête avait trouvé où se poser, il ne vit plus d'inconvénient à avoir perdu autant de poids dans la quarantaine, ce qui lui avait évité des maladies dont souffraient bien des hommes de son âge. Il en connaissait. C'était tant pis pour eux. Il faut savoir se faire violence pour jouir plus longuement de la vie. Comme maintenant.

Simone fut la première à applaudir à la fin du deuxième acte. Hubert lui en voulut. Mais il se raisonna aussitôt quand il entendit presque tous ceux qui ne dormaient pas en faire autant ou peu s'en fallait.

La tête s'était relevée et la jeune fille l'avait emportée avec elle en quittant son fauteuil. Hubert eut soudain très froid à l'épaule.

«Elle reviendra», se dit-il, pour se rassurer, car l'idée d'assister à trois autres actes de Cinna, sans cette tête sur son épaule, l'épouvantait.

PARTIE III :

(Suite et fin rédigées par un ou une abonné(e) de *Liaison*. À paraître dans un prochain numéro. ●

Pierre Karch est professeur, critique, et surtout écrivain de l'ironie et de l'humour subtil.



«Il était [...] l'homme le plus **heureux** de cette salle où l'on étouffait dans l'épaisseur des alexandrins de Corneille [...]»

